

Résumés des communications des journées ICERAMM 2010 de Brouage.

Journées organisées par

Laboratoire Archéologie et Territoires (Philippe Husi, CNRS, UMR 6173 CITERES-LAT)

Syndicat Mixte de Mise en Valeur du site de Brouage et le Service Régional de l'Archéologie (DRAC Poitou-Charentes) (Eric Normand, SRA, UMR 6223 CESCUM et Nathalie Fiquet, C.G. de la Charente-Maritime)

Comme en 2009 à Tours, la réunion annuelle ICERAMM de 2010 qui s'est déroulée à Brouage en Charente-Maritime a permis de mieux cerner le faciès céramique régional, tout en présentant quelques communications extérieures. L'existence d'un projet collectif de recherche sur la céramique moderne en pays charentais est à l'origine du grand nombre de communications présentées pour cette période. Les fouilles de la maison Champlain de Brouage avec une multitude d'indices matériels et particulièrement céramiques révélant le rayonnement de ce port à l'époque moderne, la renommée des récipients de Saintonge, l'étude des formes à sucre... traduisent toute l'intérêt d'une étude régionale collective, principalement centrée sur les périodes très récentes qui sont trop souvent - et à tort - marginalisées. Plus généralement, les résumés des communications qui suivent montrent je pense l'étendue du spectre thématique abordé, (céramologie, archéométrie, archéozoologie...) mais aussi chronologique et géographique. Ces journées ont également pour vocation de fédérer le plus largement possible une communauté scientifique s'intéressant à la céramologie médiévale et moderne, qui reste numériquement modeste et disséminée dans nombre d'institutions archéologiques. Outre nourrir l'actualité de la recherche en céramologie, les corpus céramiques présentés ici sont également une source indispensable à l'élaboration des répertoires régionaux et des notices qui viennent alimenter le site ICERAMM. En 2010 par exemple, c'est le cas avec le répertoire de l'espace charentais pour la période moderne, intégré à celui du Centre-Ouest ou avec celui de la région Midi-Pyrénées pour le bas Moyen Age. Quelques nouvelles notices, encore trop rares, sont également à noter pour la région Centre-Ouest. On peut imaginer - au moins espérer ! - que pour les régions dont les répertoires sont bien avancés dans leur construction, les notices deviendront plus nombreuses dans les années à venir.

Enfin, je profite de cette brève présentation pour remercier encore les organisateurs régionaux de ces journées 2010 au travers d'Eric Normand (SRA Poitou-Charentes) et Nathalie Fiquet (CG de Charente-Maritime), sans qui cette réunion n'aurait pu avoir lieu et dans d'aussi bonnes conditions d'accueil.

Ph. Husi

Communications régionales :

La céramique du site de la maison Champlain de Brouage (Charente-Maritime)

Alain Champagne (Université de Pau) Sabrina Marchand (Evéha)

Depuis 2003, le square Champlain, situé dans la citadelle de Brouage, a fait l'objet de trois campagnes de fouilles. Ce site urbain a fourni une quantité importante de mobilier archéologique de tout type. Cette communication présente l'étude d'une partie du mobilier céramique découvert, correspondant à l'occupation d'un quartier de ce port entre la seconde moitié du 16^e s. et le 18^e s.

L'ensemble céramique découvert après trois campagnes de fouille (2006-2007-2008) se compose de 12315 NR et 1546 NMI. La répartition de ce mobilier au sein des diverses phases d'occupation montre une forte concentration du vaisselier dans les niveaux associés à l'abandon du site après la première moitié du 18^e s mais le reste de ce lot est répartie de façon équilibrée entre les autres phases.

Les groupes techniques repérés sont classés en sept grandes catégories pour les pâtes communes. Ces pâtes sont plus ou moins représentées selon les périodes d'occupation mais les productions saintongeaises à pâtes fines, claires et lisses sont largement majoritaires quelque soit les phases. La provenance de plusieurs groupes techniques n'a pour le moment pas encore été identifiée.

Le répertoire des formes présente des pièces classiques pour un site d'époque moderne avec principalement des pots 13-6 selon le référentiel du Centre-Ouest de la France. Quelques lèchefrites et réchauds sont également associés à une fonction plutôt culinaire. La vaisselle de table et de service est constituée de bouteilles parfois anthropomorphes, de cruches, de pichets à bec tubulaire avec des décors et des glaçures parfois très soignés, des assiettes au marli plus ou moins développé, des écuelles à oreilles, des plats et des jattes. Le reste du mobilier est moins représenté sur le site de la « Maison Champlain » mais on note la présence d'éléments liés au transport de denrées comme des pots à beurre produits en Normandie et dans la

Mayenne ainsi qu'une petite amphore ibérique destinée principalement à l'huile d'olive. Des albanelles, des ponnes ou lessiveuses, un égouttoir et quelques éléments liés à la religion viennent compléter ce répertoire. La plupart de ces pièces évoluent au cours des sept phases d'occupation que se soit au niveau des dimensions, des décors ou des traitements de surface. L'observation de ces changements a permis d'obtenir de nouvelles informations sur le mobilier moderne en Charente-Maritime et plus largement dans la région Poitou-Charentes.

Cette présentation fait une place particulière aux importations qui ne sont pas négligeables, sur ce site portuaire. Elles sont représentées par quelques contenants déjà évoqués et de la vaisselle de table. Cette dernière est originaire d'Italie (majoliques de Monteluppo, Savone, Ligurie), du monde rhénan (grès de Raeren, Siegburg) et peut-être de la vallée de la Garonne (région de Cox-Giroussens). Certaines origines sont encore discutées, notamment celles de faïences blanches (espagnoles ?) et des céramiques à pâte rouge glaçurées (hollandaise ou de l'est de la France).

Le plus grand nombre de ces découvertes provient des phases anciennes de l'occupation du site, fin du 16^e s. ou début du 17^e s. En revanche, les faïences françaises ne sont pas très présentes.

Les Jardins du Carmel à La Rochelle (17), Une occupation urbaine du XIII^e siècle à nos jours.

Armelle Gueriteau (Hadès)

Suite à un projet de construction d'immeubles avec parking souterrain au 9-14 rue Alcide d'Orbigny à La Rochelle (17), par la société BSI Promotion, une opération d'archéologie préventive a été réalisée durant l'été 2008 par le bureau d'étude Hadès. L'emprise de la fouille, d'une surface d'environ 1600 m², couvrait une partie des locaux de l'ancienne école Notre-Dame et des jardins adjacents du couvent des Carmélites. Cette fenêtre, ouverte au cœur de la ville, nous a permis d'appréhender l'évolution du quartier depuis le XIII^e siècle, premières traces d'occupation découvertes, jusqu'à nos jours.

Ce secteur, situé au nord de la ville, est marqué dès le XI^e siècle par l'implantation de la première paroisse de la cité, Notre-Dame-de-Cougnès. Cependant, aucune trace d'occupation de cette période n'a été perçue au cours de nos investigations.

A la fin du XIII^e siècle, le quartier est englobé dans les murs de la ville après l'agrandissement de l'enceinte nord. Cela marque le recul des espaces vacants face à l'agrandissement du centre urbain et se matérialise, entre autres, par la création d'une voie et de bâtiments attenants. Ce secteur est également marqué par l'installation, dès le XIII^e siècle, de deux des quatre ordres mendiants de la ville, les Jacobins et les Cordeliers. Leur départ sera précipité par les guerres de religion touchant de plein fouet la ville à la fin du XVI^e siècle. Leurs biens immobiliers seront répartis à des fins résidentielles. Leurs anciens domaines ne leur seront restitués que dans la première moitié du XVII^e siècle.

Entretemps, dès la fin du XVI^e siècle, divers commerces, bénéficiant de l'activité portuaire et maritime intense de l'époque, font leur apparition sur l'îlot. C'est le cas, notamment, d'une boucherie et, à la transition des XVII^e et XVIII^e siècles, d'une raffinerie de sucre.

Au XIX^e siècle, l'occupation de l'îlot redevient à majorité religieuse avec l'implantation des établissements des Petites Sœurs des Pauvres et du couvent de Carmélites.

Le quartier témoigne alors d'une diversité d'aménagements où activités artisanales et commerciales côtoient des habitations plus ou moins modestes ainsi que des structures religieuses.

La zone centrale de l'îlot, en grande partie concernée par la fouille, est cependant restée, notamment entre les XV^e et XX^e siècles, dévolue à des jardins. La surface explorée est marquée par de nombreux aménagements associés à des fosses dépotoirs témoignant des divers établissements successifs à proximité. Le matériel rejeté est alors particulièrement enrichissant tant il est le reflet des activités jadis exercées.

Malgré des données encore en cours de traitement, trois fosses illustrent bien l'occupation de l'îlot.

La première est datée des XIII^e-XIV^e siècles. Elle est constituée majoritairement de restes fauniques issus de l'artisanat de la tannerie et/ou de la boucherie (bas de patte, mandibules et matrice osseuse de cornes de bovidés, moutons et chèvres associés à des restes de poissons, oiseaux et quelques coquillages). Le matériel céramique est assez varié et se distingue par des restes de vaisselle culinaire avec la présence de pichets glaçurés à bec ponté, parfois décorés d'un oiseau, de pots à cuire, de tasses quadrilobées et de lèche-frite, de vases de réserve à décor de bandes digitées et de transport (amphore ibérique). Des éléments architecturaux tels que des carreaux glaçurés avec incisions pour obtenir l'effet de plusieurs petits carreaux de forme triangulaire ou des carreaux bicolores sont également présents.

La deuxième fosse, datée du XVI^e siècle, regroupe aussi plusieurs types de rejets céramiques. La vaisselle

culinaire est représentée par des cruches à trois anses dont une en panier et un bec tubulaire rajouté, un décor de cordons imprimés à la molette est rajouté sur les panses, des pots à cuire de petit gabarit à une anse, leur surface intérieure étant glaçurée, et des petits pichets à bec pincé. Une nouvelle activité artisanale est représentée, celle du raffinage du sucre : plusieurs pots à mélasse à bord droit et pieds rapportés modelés ont été identifiés. Enfin, cette fosse a la particularité de nous fournir un lot très important de fragments de carreaux. Associés à des pièces glaçurées vert ou brutes, sans traitement de surface particulier, des tessons de carreaux de faïence multicolores (bleu, jaune, orange, blanc) à décor floral ou géométrique ont été mises au jour. Ces derniers pourraient provenir d'Anvers, centre producteur dès la fin du XVe siècle.

La dernière fosse est assez récente et concerne les XVIIIe-XIXe siècles. Dans ce cas-là également, les rejets de céramiques sont caractéristiques d'un habitat et d'un artisanat. La vaisselle domestique est représentée par de nombreux tessons de faïence, parfois décorés, et de fragments de récipients en céramique glaçurée (pots à cuire, poêlon,...). En revanche, on remarque la présence majoritaire de fragments de pots à mélasse, qui, après recollage, sont pratiquement complets et systématiquement percés d'un trou en fond de vase, sans aucun doute pour une deuxième utilisation inconnue. Ces pots (typologie et pâtes) sont comparables à ceux déjà retrouvés dans la ville.

L'étude de ces trois fosses présente tout l'intérêt de continuer l'exploration de la céramique du site. Non seulement, elle corrobore les quelques indices d'occupation connus et en détermine de nouveau mais elle permet également de compléter les connaissances sur l'approvisionnement de la ville de La Rochelle en produits céramique et ainsi d'affiner la perception des courants commerciaux.

Quand archéozoologie et céramologie se rencontrent : Étude de la faune et de la céramique du dépotoir de Saint-Amant-de-Boixe (16).

Fabienne Chiron (Evéha) et Benoît Clavel (CNRS) et Anaël Vignet (SAM Saint-Amant)

À l'occasion des fouilles archéologiques entreprises de 2002 à 2005 dans le cloître de l'abbaye de Saint-Amant-de-Boixe (Charente), une fosse dépotoir (Fs 8) a été mise au jour. Elle se situe dans l'espace compris entre l'ancienne salle capitulaire et le bras sud du transept de l'église. Nous ignorons la fonction précise de cette structure (fosse liée à des latrines ? simple dépotoir ?). Ce creusement présente globalement une forme quadrangulaire de 2,40 m de long sur 1,90 m de large. Le comblement de cette fosse, d'une épaisseur moyenne de 60 cm, contenait de nombreux fragments de céramiques, de fer et de verre, associés à des vestiges de reliefs alimentaires.

La fosse dépotoir a livré un mobilier caractéristique de la seconde moitié du XVIe siècle. Un total de 3053 tessons a été dénombré, soit 126 NMI dont 47 vases complets ou archéologiquement complets.

La vaisselle culinaire occupe une place importante au sein de cet ensemble avec 85% des NMI. Cependant, parmi les récipients destinés à la cuisson des aliments ceux dédiés à la préparation des mets ou à la conservation des denrées sont peu nombreux. Il s'agit de jattes, de pots, de pots à beurre en grès Normand, de bouteilles et d'un vinaigrier contenant vraisemblablement des assaisonnements pour la préparation des repas. Les pots à cuire représentent 71% du répertoire culinaire, auxquels il faut adjoindre un lèchefrite et un couvercle. On constate une variation des tailles des pots tripodes en particulier (de 12 l à moins d'1 l). Des pots à fonds plats ou annulaires complètent cet ensemble et leur contenance est comprise entre 0,5 l et 3,5 l. On y trouve une série de petits pots originaux, modelés à pâte sombre sans glaçure et plus rarement claire avec glaçure.

La vaisselle de table ne représente que 12% du répertoire. Elle est essentiellement destinée au service des boissons.

Hormis quelques éléments, comme la salière, l'aiguière et un réchauffoir importés des ateliers saintongeais, le reste de la vaisselle semble appartenir à des productions locales inconnues ou encore mal définies.

Contrairement à d'autres études de vaisselier monastique, pour des périodes un peu plus tardives, qui font ressortir la part prépondérante de la vaisselle de table, jusqu'à 91% du mobilier, celle du mobilier de Saint-Amant-de-Boixe, montre que la part de cette vaisselle est bien inférieure. L'absence de bols, écuelles, assiettes et plats nous laisse penser que ceux-ci ont peut-être été jetés ailleurs ou bien qu'ils étaient en métal. Enfin, la présence de plusieurs vases portions suggère que nous pourrions avoir affaire au dépotoir des moines.

L'étude archéozoologique a révélé la présence d'une très grande quantité d'espèces. Pas moins de 7 taxons de mammifères consommés 22 d'oiseaux et 17 de poissons ont été identifiés pour 4214 restes collectés à la main et 23474 restes issus du tamisage des sédiments de la fosse.

Une activité culinaire peu habituelle a bien eu lieu, ici à Saint-Amant-de-Boixe, impliquant des quartiers de viande issus d'une cinquantaine de moutons et d'agneaux, d'une trentaine de bovins, au moins, des porcelets, une grande diversité de poissons marins et d'eau douce, de la volaille (dont le paon et la dinde), de la sauvagine de qualité (oiseaux d'eau). Cela corrobore le caractère particulier de l'ensemble. Activité qui laisse apparaître des pratiques culinaires en adéquation avec ce que l'on observe ailleurs. Morcellement poussés pour obtenir des parts ou portions individuelle, à l'instar des harengs portion ou de la darne de maigre, que l'on va peut-être réchauffer ou même cuisiner à part ? Quant aux plus gros morceaux comme les gigots, certains pots à large ouverture et de plus grande contenance (près de 15 litres) pouvaient faire l'affaire. Il semble néanmoins que le morcellement poussé des pièces de viande (pratique qui semble toucher la majorité de notre corpus) ait contribué surtout ici à adapter le volume carné au pot.

On le voit, cette étude croisée met en évidence de nombreux axes de recherche. Des investigations documentaires montrent à l'évidence l'utilisation non négligeable de la vaisselle métallique pour ces époques, même dans des milieux relativement pauvres (comme par exemple au sein du clergé rural). D'autres recherches sont faites pour retrouver des exemples de repas au sein du monde monastique. Toutefois de nombreuses questions demeurent...

Analyses archéométriques de la production céramique Saintongeaise (XIIIe – XVIIIe s.)

Sébastien PAULY (Université de La Rochelle)

Initié en 2009 et en lien avec le PCR « Production et consommation de la céramique médiévale et moderne en pays charentais », ce programme d'analyses géochimiques vise à mettre en relation les céramiques régionales avec les lieux d'approvisionnement supposés en matière première argileuse.

Dans cette optique, la présence d'ateliers potiers et de fours associés, ainsi que l'existence de zones d'extraction d'argiles gravitant autour de la commune de La Chapelle des Pots ont conduit à en faire le point de départ privilégié de cette étude. En effet, cette commune de l'est du département de la Charente Maritime retient l'attention, puisque les carrières d'argile, signalées par la carte géologique locale, y ont été préservées de l'exploitation des XVIIIe et XIXe siècles. En outre, la couverture boisée a assuré la pérennité des structures excavées.

La mise en relation de ces sources avec la production céramique locale (prospections pédestres de collecte) et régionale (issue de sites archéologiquement bien définis et étudiés dans le cadre du PCR) s'opère par une approche naturaliste.

Deux facteurs soulignent rapidement la nécessité de dépasser le stade de l'analyse pétrographique usuelle : un cortège minéralogique peu discriminant (constitué presque exclusivement de quartz, feldspaths et micas muscovites) ainsi que l'homogénéité des terrains géologiques superficiels sur une vaste aire géographique. Les distinctions de provenance au travers de l'observation pétrographique se révèlent uniquement valides à une échelle dépassant celle de l'individu, esquissant simplement de grandes tendances.

L'étude actuelle propose donc une approche alternative reposant sur l'analyse géochimique quantitative et l'interprétation minéralogique des éléments lithiques les plus fins, à l'échelle de la dizaine de microns. Ces fragments cristallins ont effectivement l'avantage de se retrouver à la fois dans les strates géologiques et au sein des productions potières, leurs dimensions réduites assurant leur pérennité tout au long du travail réalisé par l'artisan. Par ailleurs, il s'agit très fréquemment des cristaux les plus résistants, vis-à-vis de l'altération climatique de surface, des processus pédologiques mais aussi par leur capacité à faire face aux contraintes thermiques lors de la cuisson des céramiques.

La récupération des éléments cristallins envisagés pour l'analyse à partir des argiles prélevées s'effectue par tamisage. En complément, l'emploi d'une binoculaire conduit à une sélection visuelle préalable des fractions granulométriques les plus intéressantes à étudier.

Les grains minéraux des échantillons géologiques et céramiques sont alors caractérisés au microscope électronique à balayage par spectrométrie à dispersion d'énergie (EDS). Le résultat se présente sous forme de cartographie élémentaire globale où l'on peut traiter indépendamment l'image obtenue pour chacun des éléments chimiques quantifiés. Cette définition permet ainsi de comparer les assemblages minéralogiques entre les divers individus du corpus.

L'exploitation des premières données archéométriques acquises fait état d'un marqueur géochimique constitué de Cérium / Lanthane / Zirconium et présentant une structure cristalline particulière, dite « pyrochlore ». La distinction via cartographie trouve confirmation dans l'analyse semi-quantitative des grains réalisée conjointement.

Ce traceur géochimique s'avère présent au sein des structures d'extraction du lieu-dit « Les Ouillères »

mais en aucun cas, dans la limite des prélèvements actuellement analysés, sur les autres lieux d'exploitation échantillonnés sur le territoire communal de La Chapelle des Pots.

De surcroît, ce marqueur se rencontre également dans les ratés de cuisson recueillis en prospection au même lieu-dit, dans un rayon de 150 mètres autour des argilières. Il convient enfin de mentionner son existence chez un petit nombre d'individus issus de sites de consommation départementaux : cruches du Fort Louis à La Rochelle (premier tiers XVIIe), pichets glaçurés provenant de l'aumônerie Saint-Gilles de Surgères (phase d'occupation de la fin du XIVe).

Cependant, soulignons que faute d'un référencement géochimique global et exhaustif des argiles régionales, on ne peut définir avec certitude un lien direct entre ce site d'extraction, « Les Ouillères », et le mobilier issu des différents sites mentionnés, bien que le degré de corrélation s'avère élevé.

Ce programme analytique demeure actuellement au stade de l'acquisition de données, afin d'établir un corpus référentiel clair. L'exploitation statistique des résultats reste à affiner et le traitement des données chimiques doit se poursuivre, concernant plus spécifiquement les céramiques, dont la prise en compte de nouveaux individus doit permettre d'élargir l'éventail typologique étudié (aiguère, salière, tonnelets...)

Les témoignages du commerce du sucre à La Rochelle.

Bruno Zélie (EVEHA), Mikaël Augeron (Université de La Rochelle) Fabienne Chiron-Champagne (EVEHA), Eric Normand (SRA Poitou-Charente) Sébastien Pauly (Université de La Rochelle)

Avec la participation de Archéaunis, Armelle Guériteau (Hadès), Sabrina Marchand (EVEHA).

Depuis ces cinq dernières années, le développement de l'archéologie préventive à La Rochelle et l'actualité des découvertes ont conduit le PCR «Production et consommation de la céramique charentaise du XVe au XVIIe siècle», coordonné par Eric Normand à s'intéresser à la question des céramiques destinées au raffinage du sucre, autrement dénommées formes à sucre.

L'objectif de ce travail est de faire, dans un premier temps, un état de la question pour la ville de La Rochelle et de mettre en parallèle les découvertes archéologiques et les sources écrites. En effet, le raffinage du sucre est surtout connu grâce aux traités techniques publiés au XVIIIe et XIXe siècles. En revanche, l'approche archéologique est restée confidentielle en dehors de quelques travaux ponctuels et ceux récemment menés par le LAMM. Dans ces conditions, il est difficile de nous appuyer sur une littérature scientifique pour comparer et interpréter les découvertes faites à La Rochelle.

Au XVIe siècle, l'apparition et la mode des boissons à sucre comme le chocolat et le café dans l'aristocratie française entraîne l'explosion de la consommation du sucre. A la fin de ce siècle, des négociants rochelais cherchent à s'approvisionner en céramiques de raffinage. Deux textes datés de 1551 et 1586 mentionnent les essais de fabrication de formes à sucre par des artisans potiers de la Chapelle-des-Pots et de Champ-Saint-Père en Vendée mais aussi par des potiers installés au cœur de la ville de La Rochelle. Dans l'état actuel de nos connaissances, les premières raffineries rochelaises ne sont attestées qu'au début du XVIIe siècle, période où les français s'implantent aux Petites Antilles et développent parallèlement la culture de la canne à sucre. La politique protectionniste de Colbert va favoriser le développement de raffineries dans la ville, ce qui va engendrer une demande croissante en céramique de raffinage.

Celles-ci sont très particulières et facilement reconnaissables. La forme à pain de sucre est un récipient conique dont la pointe percée permet à la mélasse de s'écouler et au sucre de « cristalliser » en lui donnant une forme de cône. Elles sont placées, ouverture vers le haut, sur des pots à fonds plats ou polypodes dont l'intérieur est généralement recouvert de glaçure. Ces formes standardisées aux tailles codifiées présentent peu de différences typologiques puisque ce sont avant tout des objets fonctionnels.

Le corpus dont nous disposons provient de 6 sites et d'une découverte fortuite faite dans le fleuve Charente à Bussac en aval de Saintes. Tous les sites sont concentrés à La Rochelle et plus précisément dans les secteurs périphériques de la ville médiévale, puis moderne. Cependant, il n'est pas actuellement possible d'établir une interprétation géographique des découvertes qui sont principalement dépendantes de la répartition des aménagements urbains de la ville.

En 2008, une première raffinerie a été fouillée au 23 rue du Duc par B. Zélie (Eveha). Elle se présente sous la forme d'un bâtiment allongé avec des hangars et des appentis situé à l'arrière du bâtiment. L'organisation générale des bâtiments et les aménagements – citernes, étuve, emplacement des chaudières, ateliers de travail et zone de stockage - sont comparables à certaines manufactures connues aux Antilles. Le mobilier céramique dont l'étude est en cours est composé de plus de 3000 fragments de pots liés à cette activité qui est située entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècles.

A l'exception du mobilier de la raffinerie du 23 rue du Duc, le reste provient de contextes de remblais ou de dépotoirs dont les datations sont comprises entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Les sites sont les suivants :

- Place du Commandant de la Motte Rouge (Eveha, RO G. Demeure, 2008)
- Site Alcide d'Orbigny (Hadès – RO A. Guériteau, 2008)
- Site de la Rue Massiou (Archéaunis, 1994)
- Site de la Rue Delayant (Eveha, RO G. Demeure, 2009)
- Le Gabut II (INRAP, RO J.-P. Nibodeau, 1999)
-

Si les sites concernés ont fourni peu de formes archéologiquement complètes, la taille peut être appréhendée, selon Pierre Régaldo Saint-Blancard à partir du diamètre d'ouverture, pour les formes à sucre. Compte tenu de la nature des contextes de découverte, nous nous sommes surtout intéressés aux pâtes dont quatre groupes distincts ont pu être visuellement déterminés :

☐ **Groupe 1** : pâte siliceuse, de couleur orange, avec de nombreuses inclusions de petite taille qui confèrent à la pâte un toucher sableux. Les formes à sucre associées à ce groupe possèdent des lèvres en bourrelet ou en goutte d'eau. Les pointes présentent également un petit bourrelet. Plusieurs tailles différentes ont été identifiées. Les pots à mélasse, également de taille différente, ont des lèvres en bourrelet ou amincies. La panse ovoïde est recouverte d'une glaçure de couleur « rouille » sur la surface interne. Les pieds sont soit polypodes ou annulaires.

☐ **Groupe 2** : Pâte de couleur gris beige à orangé renfermant des micas, quelques oxydes métalliques et de très fines et abondantes inclusions de silice. Les lèvres sont conformes à celles du groupe précédent mais les pointes n'ont pas de bourrelet. Les lèvres des pots sont éversées ou en bandeau alors que les bases sont plates. Certains de ces pots ne sont pas glaçurés à l'intérieur et lorsqu'ils le sont, la glaçure est partielle.

☐ **Groupe 3** : pâte grossière de couleur beige orangé avec un cœur gris beige. Cette pâte douce au toucher renferme des micas, des inclusions de silice mais surtout de très grosses inclusions d'oxydes métalliques ou de chamotte. Les formes à sucre sont semblables à celles du groupe précédent avec une lèvre quadrangulaire pour certains et des pointes simples. On note la présence dans ce groupe de très grande forme comme la bâtarde. Les pots sont aussi de taille conséquente et la surface interne est recouverte d'une glaçure verte. Les fonds sont plats ou polypodes.

☐ **Groupe 4** : pâte orange à cœur gris bleu avec des micas, de petites inclusions d'oxydes métalliques et des points noirs. Les lèvres en bourrelet correspondent à des grandes formes de quatre et de demy mélis. Les pointes sont absentes. Un seul fragment de pied annulaire a été comptabilisé avec une glaçure vert olive.

Menée parallèlement, une série d'observations pétrographiques a permis d'affiner ces distinctions. La caractérisation minéralogique des inclusions non plastiques des pâtes céramiques concerne ici un corpus d'une vingtaine d'échantillons antillais et métropolitains.

Les pâtes céramiques guadeloupéennes se distinguent nettement des productions métropolitaines par l'existence de fragments de roche volcanique (rhyolite) et se révèlent complètement absentes du mobilier mis au jour sur la commune rochelaise.

☐ Les individus du premier groupe issus du site de La Motte Rouge (niveaux du premier tiers du XVII^e siècle) demeurent comparables aux productions orléanaises, qui présentent une pâte orangée à rouge. Bien que la ville soit reconnue pour cette fabrication dès le XVII^e siècle, il convient toutefois de noter que les exemplaires orléanais ici analysés ne sont pas clairement issus d'un contexte de production mais découverts en réemploi dans un mur.

A noter que ce groupe est également présent sur le site de la rue Delayant (contexte daté du XVIII^e siècle) sans que l'individu en question n'ait encore fait l'objet d'une analyse pétrographique.

☐ Les groupes 2 et 4 témoignent d'un cortège minéralogique assez conventionnel : quartz, feldspaths, mica muscovite ainsi que divers oxydes métalliques. Ces groupes s'avèrent être des productions hexagonales que l'on ne peut actuellement rattacher avec certitude à des centres potiers spécifiques, faute d'échantillons de référence sur les sites de production connus (Orléans et Sadirac, en Gironde). On trouve le second groupe sur le site de la Motte Rouge dans des niveaux datés du premier tiers du XVII^e siècle ainsi que dans des contextes un peu plus tardifs : fin XVII^e – début XVIII^e (23 Rue du Duc) voire XVIII^e – XIX^e siècles (Rue Alcide d'Orbigny). Le groupe 4, quant à lui, n'est présent que sur le site de la Motte Rouge.

☐ Le groupe 3 est représenté dans tous les contextes. Hormis deux classes granulométriques d'éléments

quartzeux et feldspathiques, cette production se caractérise effectivement par des inclusions aux dimensions centimétriques, plus particulièrement des oxydes métalliques (fréquemment de l'hématite). L'appartenance à ce groupe de la forme à pain de sucre découverte dans le fleuve Charente, à proximité de Saintes, pose à nouveau la question d'un approvisionnement régional.

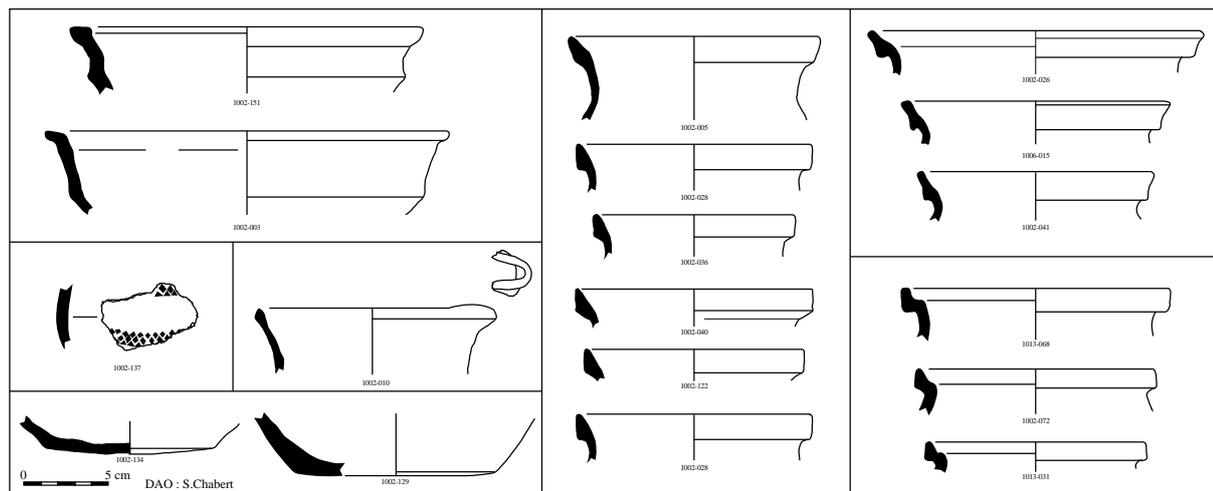
Bien que la nature des contextes de dépôt secondaire rendent impossible le calage chronologique précis et malgré le manque de tessons de référence clairement issus de zones productrices, la variété de ces groupes céramiques, parfois au sein d'un même site (rue du Duc, rue Massiou, place de la Motte Rouge), constitue le reflet de stratégies d'approvisionnement du marché rochelais, avec comme arrière-plan les implications économiques pour l'arrière-pays de cette production sucrière. Ce reflet est cependant partiel, à la vue du nombre restreint d'échantillons observés, mais néanmoins témoin de relations commerciales diversifiées.

Communications extra-régionales

La céramique du haut Moyen Âge de Chantelle-la-Vieille (Allier) : premiers résultats.

Jérôme Besson (doctorant UBP Clermont II/CHEC), Sandra Chabert (doctorante UBP Clermont II/CHEC).

La fouille programmée du site de Chantelle-la-Vieille (commune de Monestier, Allier-03 ; emprise de la fouille d'environ 250 m²), dirigée par J. Besson, a livré de nombreuses céramiques datées depuis l'Antiquité jusqu'au haut Moyen Âge. Quatre phases ont été individualisées sur ce site, sachant que les niveaux les plus anciens n'ont pas été atteints durant la campagne 2010. Les deux premières phases correspondent à des occupations antiques, l'une datée du Ier s. de notre ère et matérialisée par un four à chaux, la seconde caractérisée par l'installation d'un bâtiment occupé postérieurement au four jusque dans le courant du IIIe s. Ces structures s'inscrivent dans l'agglomération secondaire antique de *Cantilia*, indiquée sur la *Table de Peutinger* et appartenant à la cité des Bituriges. La troisième phase du site voit l'installation d'un radier sur le bâtiment abandonné ainsi que l'apport d'importants remblais contenant du mobilier de la fin de l'Antiquité (1239 tessons dont 156 individus). Ce mobilier constitue un nouveau référentiel pour la région Auvergne, qui ne compte que de très rares ensembles tardo-antiques. Enfin, durant la quatrième phase du site, s'installent sur les remblais tardifs un niveau de sol ainsi qu'un probable bâtiment sur poteaux de bois datés entre le VIIe s. et le VIIIe s., l'ensemble recouvert rapidement par un nouvel apport de remblais épais. Cette quatrième et dernière phase a, elle aussi, livré des céramiques en quantité importante : 6532 tessons correspondant à 579 individus.



Les céramiques du haut Moyen Âge de Chantelle-la-Vieille se caractérisent par une grande disparité des pâtes. Ces dernières constituent en effet 17 groupes techniques distincts. Toutefois, ces groupes techniques sont en cours d'élaboration dans le cadre d'une thèse de doctorat (S. Chabert, *Les campagnes de la cité des Arvernes et de ses confins de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*, Clermont-Ferrand II) et certains d'entre eux pourraient faire l'objet de regroupement. En effet, des caractères communs sont discernables. Il s'agit essentiellement de pâtes sableuses cuites en mode réducteur mais on note aussi des pâtes kaolinitiques ainsi

que quelques cuissons en mode oxydant. Certaines pâtes se distinguent par leur grande quantité d'inclusions de paillettes de mica doré ; modelées, ces céramiques sont peut-être à attribuer à une production ainsi qu'à une chronologie particulière. Les catégories céramiques (regroupement des groupes techniques présentant le même mode de cuisson et le même traitement de surface, à ne pas assimiler à des productions céramiques en tant que telles) les plus récurrentes sont les céramiques communes sombres (surfaces presque noires) ou grises ainsi que les céramiques communes claires. Les céramiques sombres et grises présentent parfois une surface extrêmement micacée qui semble propre à l'espace biturige ; en effet, on n'en retrouve pas dans les ensembles de la cité des Arvernes, pourtant à proche distance du site de Chantelle-la-Vieille. On compte également des céramiques grises à surface rugueuse de même que des céramiques semi-fines. Ces dernières peuvent présenter une surface brute ou bien lissée. La plupart de ces catégories céramiques sont présentes entre le VI^e s. et le VIII^e s. et sont probablement à attribuer à des productions locales, contrairement aux céramiques des IV^e-V^e s. issues des contextes de *Cantilia* et qui témoignent d'importations septentrionales et occidentales.

Les formes rattachées aux catégories céramiques du haut Moyen Âge de Chantelle-la-Vieille sont généralement produites indifféremment en céramiques communes (sombres, grises ou claires) et en céramiques semi-fines. Elles correspondent majoritairement à des formes fermées, le nombre de formes ouvertes chute en effet de manière conséquente entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Les formes fermées sont essentiellement constituées de pots, ces derniers présentant des profils de bord en bandeau variés. On retrouve en grande quantité les bords en bandeau à profil triangulaire qui, surtout à partir du VII^e s., s'incurvent en poulie, possèdent une gorge interne et se déversent sur l'extérieur. On trouve également des bords en bandeau à profil carré. Les fonds sont majoritairement plats mais les bases lenticulaires apparaissent à partir des VII^e-VIII^e s. On note également quelques pichets, certains sont ansés (anses plates) et présentent un bord polylobé ou à simple bec. Enfin, bien qu'il n'y ait aucune forme complète, des décors effectués à la molette peuvent être attribués aux pots et aux pichets mis au jour. Il s'agit de rangées successives de petits carrés, de losanges, de triangles ou encore de bâtonnets. Certains fragments de panse sont cannelés. Les formes ouvertes sont représentées par des coupes/jattes carénées à lèvre à méplat datées des VI^e-VII^e s. dans le Massif Central. Ces formes côtoient les pots à bord en bandeau de profil « torturé » (bandeau incurvé en poulie et à gorge interne et déversé). Ces associations de formes attestent que le répertoire des céramiques de Chantelle-la-Vieille se situe à la charnière de l'époque mérovingienne et de l'époque carolingienne. On a ici la transition entre un répertoire encore antiquisant avec des formes ouvertes carénées et un répertoire qui se tourne vers de nouvelles formes telles que les pots à bord en bandeau « torturé », les fonds larges lenticulaires et les panses cannelées.

L'importante quantité de tessons (et d'individus) et leur appartenance à des niveaux archéologiques témoignant d'une occupation de courte durée, font des céramiques alto-médiévales de Chantelle-la-Vieille un nouvel ensemble de référence qu'il sera intéressant de confronter aux datations fournies par les analyses radiocarbones à venir.

La céramique des XIV^e-XV^e s. à Toulouse, deux dépotoirs du site Fac Sciences Sociales

Jean Catalo (Inrap, UMR 5608 TRACES)

À Toulouse comme en Midi-Pyrénées, les poteries du XIII^e au XV^e siècle sont les mieux connues (typologie Lassure-Villevail). Pour la fin du Moyen Âge, longtemps réduit au XIV^e siècle, la référence reste encore le catalogue d'exposition du Musée des Augustins de 1990¹. L'inventaire des différentes formes y apparaît assez complet, mais l'approche chronologique est souvent imprécise, voire aléatoire. Nombre d'auteurs ont pourtant noté plusieurs types d'évolution à travers le XIV^e et le XV^e siècle : plus large utilisation des techniques de glaçure, plus grande variété des formes, disparition de la post-cuisson réductrice. À Toulouse, les nombreuses fouilles préventives réalisées depuis cette exposition, malgré la rareté des jalons chronologiques existants offerts par les monnaies ou les textes d'archives, ont permis de mieux cerner cette évolution de la céramique jusqu'au XVI^e siècle.

Sans entrer dans une présentation exhaustive des caractères de la poterie toulousaine de cette période, deux lots issus de dépotoirs découverts récemment à Toulouse ont servis de support pour évoquer ce répertoire. Le diagnostic réalisé en 2009 sur le site de l'Université Toulouse 1a en effet permis la découverte de deux

¹ *Archéologie et vie quotidienne aux XIII^e-XIV^e siècles en Midi-Pyrénées*, catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse, 7 mars-31 mai 1990.

ensembles clos particulièrement représentatif avec des échantillons de 432 fragments (us 2004) et de 618 fragments (us 2007/2008). Les productions céramiques présentes dans ces lots se répartissent entre poteries toulousaines à pâte grise à polissage ou non, et poteries à pâte rouge et glaçure, externe ou interne, dans la quasi-totalité des cas.

L'intérêt de ces lots est aussi de présenter des exemples d'importations productions en pâte claire extra-régionales. Un fragment de faïence dite majolique à décor au bleu et lustre accompagne une anse de faïence à motif vert et brun d'origine plus indéterminée, peut-être de Saintonge.

Aux mêmes ateliers de Saintonge, on a aussi attribué les formes de haut pichet à glaçure mouchetée tel que celui découvert à L'hôpital Larrey (*Archéologie et vie...*1990, n°712, p. 343) ou des fragments de bord de tasse polylobée à paroi fine et glaçure interne et externe (*Archéologie et vie...*1990, n°716 et 717, p. 344), ou encore deux formes de pichets à picots et glaçure mouchetée dont des exemples avaient été trouvés à l'Hôpital Larrey (*Archéologie et vie...*1990, n°709 et 710, p. 342-343) également dans deux fosses-dépotoirs. Après avis, ces pichets à picots et les hauts pichets à glaçure mouchetée pourraient plutôt appartenir aux productions du nord de l'Aquitaine.

Ces lots participent à la constitution d'un référentiel basé sur les lots de consommation les plus représentatifs découverts en fouilles urbaines. Le répertoire des formes et des groupes techniques pour Toulouse du XIII^e au XV^e siècle est en cours de constitution et de mise en ligne. Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues pour l'étendre à l'ensemble de Midi-Pyrénées.

Contribution à l'étude de la céramique médiévale commune du nord de la France : le mobilier d'un dépotoir domestique de la basse ville de Théroouanne (Pas-de-Calais) au tournant des XV^e-XVI^e siècles

Elydia Barret (Ecole des Chartes)

Les fouilles conduites par l'École des chartes sur le site de la vieille ville de Théroouanne détruite sur ordre de Charles Quint en 1553, se concentrent depuis 2000 sur une parcelle attenante à l'actuel cimetière municipal, correspondant à un quartier d'habitations proche de l'enceinte médiévale. Plusieurs maisons mitoyennes y ont été mises au jour. Le dépotoir attaché à l'une d'elles a livré un lot de céramiques donnant un aperçu de l'équipement domestique dans ce quartier de la basse ville et apportant une nouvelle contribution à l'étude de la céramique médiévale commune en usage dans le nord de la France.

Le dépotoir, creusé en pleine terre, était remblayé par des couches de gravats pratiquement stériles alternant avec des épaisseurs de terre meuble, riche en mobilier. Celui-ci associait à une céramique relativement abondante des déchets alimentaires et divers objets métalliques dont un jeton. Ce monnayage ainsi qu'un autre découvert dans les niveaux de destruction qui scellaient le dépotoir ont permis d'inscrire la céramique dans une fourchette chronologique assez lâche, allant de la fin du XIV^e siècle au début du XVI^e siècle.

Cette première datation a pu être précisée par un examen approfondi des vases, prenant en compte les productions et les formes. Sur le plan technique, le lot de céramiques étudié se caractérise par la prédominance de pâtes grises, souvent fumigées, par la présence timide de pâtes rouges, généralement pourvues d'une glaçure, et par la proportion tout à fait négligeable de céramiques d'importation. Sur le plan morphologique, il rassemble essentiellement des récipients destinés à la cuisson des aliments (marmites tripodes, pot à une anse, poêles et poêlons) et à leur préparation (tèle, bassins). S'y ajoutent un pichet, quelques ustensiles et, hors contexte culinaire, des pots de fleurs relevant d'une typologie inédite. D'après leurs particularités morphologiques, ces vases, d'une grande homogénéité, peuvent être attribués à la seconde moitié du XV^e siècle, voire au début du XVI^e siècle. L'ensemble frappe par l'absence de vaisselle de table et, corollaire logique, l'absence de pièces d'ostentation.

L'évolution de la céramique dans le nord de la France et les régions voisines est gouvernée au cours des derniers siècles du Moyen Âge par une concurrence entre les productions à pâte grise et celles à pâte rouge, ces dernières supplantant progressivement les premières. Le moment où s'opère ce basculement diffère selon les régions : précoce en Flandre, plus tardif à Tournai, ce point de rupture reste à préciser pour le nord de la France où le phénomène paraît néanmoins se produire assez tardivement. Le présent lot de céramiques, largement dominé par les pâtes grises au tournant des XV^e-XVI^e siècles, semble le confirmer, même si la représentativité de cet échantillon devra être éprouvée à l'aune des résultats complets à venir pour le sondage.

La céramique médiévale en Suisse occidentale : état de la connaissance dans les cantons de Genève, Neuchâtel, Valais et Vaud.

Michelle Joguin Regelin (Service cantonal d'archéologie de Genève, Suisse)

Dans le cadre du colloque² préparatoire à la publication du 7^e volume "la Suisse: de la préhistoire au Moyen Âge" concernant le Moyen Âge, j'ai été chargée de réaliser la synthèse des études de céramiques médiévales pour quatre cantons romands de Suisse occidentale. Véritable défi s'il en est: en effet, si Genève est le canton qui rassemble le plus de publications sur ce sujet, les cantons de Vaud, Neuchâtel et Valais sont bien loin derrière. Les actes du colloque seront publiés sur internet en automne 2011, c'est pourquoi je n'évoquerai ici que quelques céramiques pour le canton de Genève qui ont une importance majeure comme éléments de datation.

Les investigations archéologiques genevoises se sont concentrées pendant des années sur l'étude des sous-sols d'églises dont la majorité est située à la campagne. Dans la plupart des cas, les couches archéologiques sont perturbées par les nombreuses inhumations et il est difficile de pouvoir attribuer des tessons à un contexte archéologique bien daté par la fouille. De plus, seuls les sites de consommation ont été fouillés et, de ce fait, aucun site de production n'est encore connu à ce jour. Néanmoins, les investigations effectuées sur l'emplacement de l'église Saint-Mathieu à Vuillonex³ ont permis de mettre en évidence une quinzaine d'individus dont la datation a été attribuée à la fin du haut Moyen Âge, plus précisément entre le 9^e et le 10^e siècle⁴.

A Meinier, dans l'église Saints-Pierre-et-Paul⁵, l'examen des fonds a révélé un exemplaire décoré d'un motif en relief qui pourrait être le centre d'une croix. Ce fragment est comparable aux fonds marqués décorés découverts dans la région rhône-alpine⁶ en général et à Charavines⁷, en particulier, pour la première moitié du 11^e siècle. A Genève, Saint-Jean-Hors-Les-Murs⁸ est le site qui a fourni jusqu'à présent le plus de fragments de céramique à fond marqué, dont un exemplaire est strictement identique à un récipient mis au jour à Saint-Just à Lyon⁹. Malheureusement, la fouille de Saint-Jean-Hors-Les-Murs a été menée à la fin des années 60 et peu de céramiques peuvent être placées dans une chronologie absolue. Ainsi, les fonds marqués découverts dans la région genevoise sont rarement en contexte. Malgré tout, que ce soit en milieu urbain ou en milieu rural, ce type de céramique est régulièrement retrouvé en relation avec des vestiges médiévaux attribués aux alentours du 11^e siècle. Ce qui contribue à démontrer l'appartenance de la région genevoise à un réseau de distribution commercial rhône-alpin. La récente découverte d'un atelier de production comprenant une vingtaine de fours vers Romans¹⁰, dans la vallée du Rhône, pourrait faire remonter la date d'apparition de cette production au 10^e siècle¹¹.

Pour le canton de Vaud, voisin du canton de Genève, le corpus des formes représente largement les céramiques à glaçure et, surtout, les pichets très décorés. En observant le matériel de Lausanne et d'Yverdon, un détail attire l'attention: les céramiques culinaires sont absentes du corpus. Les céramiques culinaires vaudoises auraient-elles été séparées en d'autres lots ou sont-elles tout simplement absentes du vaisselier?

Pour le canton de Neuchâtel et, surtout, pour le canton du Valais, ce ne sont pas seulement les céramiques culinaires qui sont manquantes, mais tout le vaisselier! Les deux cantons ont connu des fouilles qui ont livré des structures médiévales, mais force est de constater que la céramique du Moyen Age fait cruellement défaut. Est-ce là un effet de source? la nature des sites fouillés fait que peu ou pas de matériel n'est retrouvé ou alors, ce qui pourrait être le cas du Valais, cette lacune découlerait de la présence d'un autre matériau entrant dans la fabrication des récipients: pierre ollaire, métal ou bois.

Quoi qu'il en soit, pour toute cette région, il faudrait surtout avoir l'occasion de pouvoir étudier des habitats importants, des lieux de consommation ou, encore mieux, un lieu de production qui fournirait un dépotoir

² SAM, groupe d'étude et de recherche sur le Moyen Age en Suisse, Colloque de Frauenfeld, 28 et 29 octobre 2010.

³ Terrier, J. (1998).

⁴ Joguin Regelin, M. (à paraître).

⁵ Joguin Regelin, M. (2004) 273-274, 280.

⁶ Reynaud et al. (1975) pl.6, 4. Faure-Boucharlat (2001) 277-279, 290.

⁷ Charavines étant le premier site à avoir permis de dater ces récipients de la première moitié du 11^e siècle. Faure-Boucharlat, E. / Maccari-Poisson (1993) 189-203.

⁸ Joguin Regelin, M. (1992).

⁹ Reynaud et al. (1975) pl.6, 4.

¹⁰ Indications orales de A. Horry que nous remercions chaleureusement, Horry, A. (2009) 18.

¹¹ Date également avancée par E. Faure-Boucharlat en 2001: Faure-Boucharlat, E. (2001) 56.

garant d'un corpus significatif de tessons, afin de vraiment cerner le volume et la nature d'un vaisselier au Moyen Age pour la Suisse occidentale.

Archéologie fribourgeoise (1995) Chronique archéologique 1994. Fribourg, pp.15-17.

Bujard, J. / Genequand, D. / Joguïn Regelin, M. (2006) Au commencement de l'histoire du Val-de-Travers: Môtiers, un siècle après Paul Vouga » in De la mémoire à l'histoire: l'œuvre de Paul Vouga (1880-1940). Des fouilles de La Tène au «néolithique lacustre», publié sous la direction de Marc-Antoine Kaeser, Neuchâtel, Archéologie neuchâteloise 35. pp. 33-45.

Christe, F. (2004) Le matériel céramique mis au jour dans les caves du château d'Yverdon, in De Raemy, D. (2004) Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330), CAR 99 vol. 2, Lausanne. pp.761-768.

Faure-Boucharlat, E. / Maccari-Poisson, B. (1993) Le mobilier céramique in Colardelle, M. / Verdel, E. (dir.), (1993) Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement: la formation d'un terroir au XIe siècle, Documents d'archéologie française (DAF) 40, Paris.

Faure-Boucharlat, E. (2001) Vivre à la campagne au Moyen Age : l'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données, Documents d'archéologie en Rhône-Alpes (DARA) 21.

Faure-Boucharlat, E. / Horry, A. (2005) Entre Rhône et Alpes (X^e-XII^e s.): architecture et

Hofmann Rognon, P. (2005) Le Landeron-Les Carougets: Vestiges protohistoriques, villa romaine, tombes et habitat médiévaux. Archéologie neuchâteloise, 32. Hauterive: Service et Musée Cantonal d'Archéologie de Neuchâtel.

Horry, A. (2009) Romans (Drôme): Ateliers de potiers aux environs de l'An Mil. <http://iceramm.univ-tours.fr/documents/20100309172926.pdf>, p.18.

Joguïn, M. (1992) Le prieuré de Saint-Jean-de-Genève. Etude archéologique de la céramique médiévale, Mémoire de la faculté des Lettres de l'Université de Genève, manuscrit.

Joguïn Regelin, M. (2004) Eglise Saints-Pierre-et-Paul de Meinier: la céramique médiévale et moderne, Genava, 52, pp.273-284.

Joguïn Regelin, M. (à paraître), La céramique médiévale, in Terrier, J. (à paraître) L'ancienne église de Saint-Mathieu de Vuillonex, SHAG, Genève.

Paccolat Olivier (dir.) (2011), Pfyng/Finges, évolution d'un terroir de la plaine du Rhône. Le site archéologique de "Pfyngut" (Valais, Suisse). CAR 121, Archaeologia Vallesiana 4, Lausanne.

Reynaud et al. (1975) Etude d'une céramique régionale: les vases à fond marqué du XI^e siècle dans la région Rhône-Alpes, Archéologie médiévale, t.V, CRAM, pp.243-285.

Terrier, J. (1998) Saint-Mathieu de Vuillonex. Une église en bois édifée au X^e siècle dans la campagne genevoise, Geneva, 46, pp.41-50.

Le regard de l'archéologue et celui de l'historien : importance et interprétation des productions importées sur des sites de consommation.

Alain Champagne (Université de Pau), Eric Normand (SRA Poitou-Charente), Fabienne Ravoire (INRAP), Thierry Sauzeau (Université de Poitiers)

La « culture matérielle », au sens large de l'ensemble des produits de consommation tant artefacts qu'écofacts qui sont susceptibles d'apporter un éclairage sur le niveau de richesse des populations étudiées, reste pour tous les archéologues un moyen de cibler socialement la population d'un site. Certains éléments de cette culture matérielle et en particulier céramique sont considérés comme des marqueurs, ici de la bourgeoisie urbaine, là de l'aristocratie rurale ou urbaine. Il s'agit pour nous de revisiter la valeur de ces poncifs à la lumière du recul pris dans la région parisienne et en Centre-Ouest en croisant histoire et archéologie, à la période moderne (XVI^e au XVIII^e s).

La région parisienne offre aujourd'hui la meilleure base de travail avec un recul suffisant pour valider l'approche. Elle est bien entendue fondée sur un gros corpus (avec le souci cependant que les données sur le monde paysan y sont plus faibles) et une rigueur statistique et méthodologique qui ont fait leurs preuves. Les confrontations avec les sources écrites doivent être faites avec la plus grande prudence afin d'éviter des erreurs d'interprétation. Il faut aussi intégrer la question des déclassements de mobilier céramique dont la valeur sociale évolue avec le temps. Ainsi, le grès français perd dans la région parisienne son statut de belle vaisselle de table au 17^e s. Le Centre-Ouest ne permet pas une telle approche statistique, les données y sont bien moins nombreuses. Ici, ce qui a retenu notre attention, c'est la perception dans l'espace littoral d'une spécificité propre, déjà signalée dans d'autres régions (Flandres par exemple).

Les différentes campagnes de fouille réalisées que le square Champlain de Brouage (dit aussi maison Champlain) ont permis de récupérer un important volume de céramiques. Le pourcentage des importations est, en l'état actuel de nos connaissances faible, mais pas négligeable, et surtout moins insignifiant que sur des sites ecclésiastiques locaux et à La Rochelle, autre grand site portuaire. Nous y retrouvons de la vaisselle

de qualité (majoliques, faïences espagnoles, grès allemands) et des contenants (amphores, pots à beurres). La variété des origines est à la fois à mettre en parallèle avec le statut de certains des habitants du quartier (les De Comminges jusqu'au début du 17^e s.) et avec la nature du site, un port très ouvert sur le monde européen et transatlantique.

La spécificité du Centre Ouest littoral, et en particulier, celle de l'estuaire de la Seudre, à proximité de Brouage a été mis en évidence par une approche historique. Ses archives notariales, et en particulier les inventaires après décès du 18^e s., ont été dépouillés systématiquement. Ces gens de mer de la zone de Marennes, des ruraux donc, se divisent en trois groupes, dont chacun participe au mouvement de révolution de la vaisselle et semblent ainsi, aux travers de leur culture matérielle, et particulièrement celle de la table, bien plus proches de celle des citadins que des ruraux de l'intérieur des terres. Dans un contexte rural, un rapport de fouille conclurait peut-être un peu vite à l'appartenance des habitants à la bourgeoisie.

Il s'avère donc nécessaire d'allier et de croiser des approches entre historiens (ceux de l'histoire économique, sociale et culturelle) et archéologues (céramologues, mais aussi archéozoologues) pour mieux comprendre les spécificités des sociétés littorales et notamment leur importante perméabilité aux nouveautés, que ce soit dans le monde rural ou dans le monde urbain.

Et quelques photos.....souvenir !

